



**Philippe Brieallard**

**LE  
BAISER  
DU  
PRODIGE**

**roman**

Philippe Briellard

## Le Baiser du prodige

© Philippe Bricallard, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2940-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Je n'ai rien à déclarer excepté mon génie »

Oscar Wilde

Sur le front dégarni du comptable, les deux orifices cerclés de noir brûlé sont presque centrés. De la large flaque de sang qui colore le sol à l'endroit où sa tête repose, un petit ru carmin s'écoule paisiblement jusqu'à la grille d'évacuation. Caché derrière des poubelles, un vieil homme observe la scène en se frottant le menton. Un sentiment de fierté l'envahit, c'est du véritable travail d'orfèvre se dit-il. La main de l'adolescent qui vient de donner la mort à Sébastien Pernet n'a pas tremblé.

Son trajet routinier, l'employé modèle dont le corps sans vie gît désormais sur l'asphalte comme un pantin désarticulé, il était à deux doigts de l'envoyer valser. Mais à cette heure de grande affluence l'avenue grouille de monde, et la populace il n'aime pas ça. Il a donc emprunté comme toujours la petite voie déserte. Très mauvais choix puisqu'il ne distingue dorénavant plus qui se penche sur lui afin de déposer un baiser sur sa joue. Mort sur le coup, il ne voit pas non plus le ciel d'un bleu limpide qu'il semble pourtant scruter de ses yeux fixes avec une attention toute particulière.

Alors que la bouche de métro crache son flot quotidien d'anonymes, un jeune cycliste sort de la ruelle et se fond dans la foule. En arrivant sur le pont, il jette à l'eau le Glock qu'il vient de démonter. Ses gestes sont maîtrisés, il respecte le plan à la lettre sans faillir. Voilà, c'est fait pense-t-il en pédalant.

\*

Dans les cours d'écoles, une ombre se propage insidieusement. Tel un voile maléfique et silencieux, elle prive de soleil les solitaires. Bannis du monde des ballons et des cordes à sauter, âmes errantes recluses à l'abri des préaux, ils se terrent. Ils ne prennent jamais part aux jeux qui déclenchent les rires des biens portants. Les mains dans les poches, la tête basse, ils fixent leurs chaussures de peur de croiser la terrible paire d'yeux. Celle qui leur reprochera d'oser soutenir le regard, celle qui leur imposera la sentence quotidienne. Seuls, ils souffrent en silence. Leur hantise, c'est le tortionnaire en culotte courte qui se met en quête d'une proie facile. La proie qui ne répondra pas, qui n'osera jamais, celle qui se recroquevillera comme un bouquet de fleurs fanées. Lorsqu'il aura jeté son dévolu sur sa victime, celle-ci se retrouvera prise au piège d'une poix gluante aux relents de haine. Une seule insulte proférée par le caïd de la classe provoquant une salve de rires, suffit parfois à déclencher les hostilités pour des années. Le bourreau, adulé par des monstres en devenir le portant aux nues, prend leurs réactions pour un blanc-seing. La ruée peut alors débiter. Fier de lui, constatant que le mal atteint sa cible, il n'a de cesse d'enfoncer le clou. Alors, une douce existence qui ne demandait qu'à vivre ses jeunes années dans l'innocence, s'effondre sans bruit. Un ventre un peu gras, une taille inférieure à la moyenne, des lunettes à double foyer, des vêtements trop éloignés des codes de la mode, ou bien suprême offense, une intelligence nettement supérieure à celle de son persécuteur, tout devient prétexte à la mise au ban et au harcèlement. Il y a ceux et celles qui prennent sur eux, s'efforçant d'enfouir leur peine sous un rire tronqué afin de ne pas subir davantage. Puis il y a les autres, qui choisissent de se moquer d'eux-mêmes, espérant que l'autodérision déclenchera l'indulgence des gros bras afin de gagner leurs faveurs. Mais lorsque le silence n'est plus un refuge, lorsque l'intolérable frappe le mauvais jour, le danger survient. Les plus fragiles, à bout de tout, basculent pour la moquerie de trop. Faute de trouver la main secourable ou l'oreille attentive, ils s'offrent l'odieuse délivrance. La différence chez les adolescents engendre souvent la cruauté. Les petits durs des cours d'écoles, au nez morveux et aux souliers crottés, s'érigent en chefs de files dans l'unique but d'attirer l'attention de jolies jeunes filles, insensibles à la douleur des plus faibles. Cette souffrance, c'est celle qu'endure

quotidiennement le jeune Hugo, quatorze ans et demi. Il pourrait passer inaperçu grâce à un profil banal d'élève sans problème, seulement voilà, il ne coche malheureusement pour lui pas les bonnes cases. Malmené par ses camarades, un en particulier, en raison d'une courbe de croissance légèrement inférieure à la moyenne et d'un cheveu sur la langue, il porte en lui deux terribles tares. Il excelle dans presque toutes les matières, et il possède un talent inné pour la musique. Afin de se libérer de ce poids insupportable à ses frêles épaules, Hugo se réfugie dans sa passion. Doué de l'oreille absolue et d'une mémoire eidétique, c'est assis sur son banc que ce virtuose du piano soigne les coups que la vie lui assène. Lorsqu'en fin de journée il regagne sa chambre, son cœur se regonfle de s'être trop serré. Il peut alors y laisser couler tout à loisir à l'abri des murs, les larmes retenues trop longtemps. Libérant ses émotions et relâchant ses tensions, il joue à en perdre haleine. La musique le délivre et lui permet enfin de vivre la vie à laquelle il aspire. Depuis maintenant quatre ans que dure cet acharnement, il sent petit à petit monter en lui une haine qu'il s'efforce pourtant de canaliser. Une petite voix maléfique lui souffle qu'il pourrait tuer ce Tanguy, que cela ne doit pas être si compliqué. Mais il en a malheureusement une peur bleue. Lorsque au loin il aperçoit le regard cruel qui se pose sur lui, signe de la tempête à venir, il ne pense plus qu'à cela. Ces envies qu'il réfrène le tourmentent. Il y voit une étonnante et réelle ambivalence. Un interdit et une solution à ses maux. Mais pour l'instant il se doit d'oublier ses sombres pensées, car demain s'annonce comme un grand jour. Non seulement il n'y a pas classe, mais il va surtout recevoir la visite de Vincent Garflot, qu'il attend depuis maintenant un an.

\*

La nuit, contrairement à certaines, s'est déroulée sans cauchemars. Ne se réveillant jamais tard, il a pour habitude de descendre marcher un peu. Ce moment qu'il s'accorde lui permet d'évacuer le trop-plein et de se préparer pour une nouvelle journée qui s'annonce délicate. N'en déplaise à son cerveau qui souhaiterait trouver la paix, les doutes et les angoisses l'assaillent toujours très tôt. Mais ce matin il est en joie. Déambulant dans les rues, il en oublie de regarder sa montre. Hugo monte les escaliers quatre à quatre en maugréant contre les six minutes de retard, résultat de son esprit vagabond et d'une brève discussion avec le professeur de guitare du premier étage. Presque à bout de souffle, il tourne la clé dans la serrure et se rue dans l'appartement.

— Maman, Vincent est arrivé ?

Le visage d'Olivia Bertin se décrispe. Habitée à la ponctualité de son fils, elle commençait à s'inquiéter.

— Non chéri il vient d'appeler, il aura une quinzaine de minutes de retard. Tu es trempé va t'essuyer, je n'ai pas envie que tu prennes froid comme la dernière fois. Tout s'est bien passé pendant ta promenade ?

Même s'il aura quinze dans quelques mois, sa mère ne peut s'empêcher de le surprotéger, ce qui exaspère le jeune garçon.

— Mais oui tout va bien, arrête ! Monsieur Cottin m'a mis le grappin dessus, je n'arrivais plus à m'en défaire.

— Va te laver les mains, je te prépare ton chocolat chaud.

— Merci maman.

Hugo se regarde dans le miroir. Ses cheveux blonds bouclés, ses taches de rousseur, donnent à son visage un air espiègle. Le lavabo se tapisse des gouttelettes qui dévalent de son front. Il frotte longuement ses mains sous l'eau chaude, le temps pour lui de retrouver son calme.

Attablé dans la cuisine, il trépigne. Il engloutit le chocolat fumant, brûlant sa



langue au passage, lorsque la sonnette retentit.

— J’y vais !

Fier, il ne veut pas montrer son impatience. Il se dirige vers la porte d’un pas tranquille alors qu’il n’a qu’une envie, courir. Puis, tout en retenue, il l’ouvre en grand.

— Salut ! Dit-il d’un air faussement détaché.

La barbe que Vincent entretient méticuleusement afin d’occulter les traces laissées par une acné aussi puissante que disgracieuse, ne trompe personne. Son blouson de cuir troué au coude, sa besace et sa trottinette, lui donnent un petit air d’ado attardé. Passionné par son métier et reconnu comme l’un des plus grands, concentré à l’extrême, son visage n’affiche jamais le moindre sourire. L’agelaste de l’accordage comme le surnomment certains de ses clients, ne se déride que très rarement. Depuis plus de cinq ans maintenant, fascinés l’un par l’autre, ils se vouent une secrète admiration teintée d’un profond respect.

— Bonjour Hugo, comment vas-tu ?

— Très bien merci, toi aussi ?

— Oui parfaitement je te remercie. Tu as grandi toi, il faut dire qu’un an ! Il était temps que l’on se revoie non ?

Vincent sait que ce compliment un peu hypocrite concernant sa taille, fera plaisir au jeune prodige.

— Ah bon ? Tu trouves ?

— Oui vraiment. Allez on y va, lui dit-il en lui adressant un clin d’œil complice.

Olivia qui sort de sa cuisine pour le saluer, lui tend un croissant.

— Bonjour Vincent. Voulez-vous un café avant de commencer votre séance ? Tenez, mangez ça, il est tout chaud.

— Bonjour Madame Bertin. Merci c’est adorable. Je viendrai après car il me semble que je suis très attendu, lui répond-il en lui lançant un regard de connivence.

— J'en ai effectivement l'impression. Je vous laisse tranquille avec ce jeune homme impatient, lui dit-elle en souriant. Ce moment vous appartient à tous les deux.

Lorsqu'il en aura fini avec lui, le rutilant piano acoustique blanc Kawai K 200 d'Hugo, lui offrira à nouveau les plus belles tonalités pour ses notes. Les quatre-vingt-huit touches et les trois pédales sur lesquelles le talent du jeune virtuose s'exprime des heures et des heures durant, nécessitent la perfection des meilleurs.

Aujourd'hui le pianiste ne travaille pas, il observe ! Vincent, le docteur des pianos comme il l'appelait étant petit, jouit d'une grande complicité auprès d'Hugo. Doué et méticuleux, son professionnalisme s'accorde à l'unisson avec les exigences du jeune homme. Quatre ans d'un dur apprentissage ont été nécessaires à l'accordeur afin de pouvoir exercer et vivre de sa passion. Dans l'optique de son rendez-vous annuel, Hugo a méticuleusement surveillé la température ainsi que le taux d'hygrométrie de sa chambre afin que tout soit parfait. Il tient à ce qu'il n'y ait pas la moindre variation dans les cordes, raison pour laquelle ils se voient toujours le même mois de l'année. Dans la chambre, les premières notes résonnent. Puis il y a ce langage, celui qui chavire le cœur du pianiste lorsque ses yeux se ferment en écoutant la voix du maître. Vincent explique pas à pas son travail à son client qui tient à comprendre le moindre geste qu'il effectue sur son piano.

— Raconte-moi encore Vincent s'il te plaît, lui demande-t-il dans un souffle à peine audible.

Le docteur magicien devient alors conteur, il lui commente chaque intervention, nomme chaque outil. Il lui raconte la partition, la note de référence La 440 qui définira l'architecture harmonique. Hugo regarde le diapason en forme de U, qui entre ses mains se transforme en un véritable objet voué au culte de son art. Il retient chacun de ses mots. Il a beau savoir qu'il va maintenant aborder les quintes, les quartes, les tierces, les intervalles qui produiront les battements, les douze notes par octave, tout cela ne lui apprend rien, il le sait. Il veut simplement profiter de son talent de narrateur avant de caresser son piano comme s'il s'agissait de la toute première fois. Puis lorsque Vincent en a terminé, à son tour il réclame sa récompense habituelle. Cette requête, il la formule toujours à pas feutrés, comme si redevenant une personne comme une autre, il n'osait pas. Soudain, les rôles s'inversent, le pianiste va maintenant se